

**CINÉMA ET MÉMOIRE :**  
**JUDÍOS DE PATRIA ESPAÑOLA (1929) D'ERNESTO**  
**GIMÉNEZ CABALLERO**

**EMMANUEL LARRAZ**

Université de Bourgogne

L'on a peu célébré cette année le centenaire de la naissance, à Madrid, d'Ernesto Giménez Caballero dont le nom reste généralement associé à la prestigieuse revue *La Gaceta Literaria* qu'il avait fondée en 1927. Si l'on se souvient de ses écrits d'avant-garde et de son adhésion, précoce à l'idéologie fasciste qu'il avait découverte avec enthousiasme lors d'un séjour dans l'Italie de Mussolini, l'on oublie souvent qu'il fut également l'un des intellectuels espagnols qui comprit le mieux l'importance du cinéma dans la culture du XXème siècle.

C'est ainsi que *La Gaceta Literaria* ouvrit ses colonnes à la critique cinématographique et notamment à Luis Buñuel. Le cinéaste aragonais sélectionnait également depuis Paris les films qui étaient projetés à Madrid, une fois par mois, le dimanche matin, au cours des séances du premier ciné-club fondé en Espagne parmi les lecteurs et les amis de *La Gaceta*. Ernesto Giménez Caballero, esprit brillant et fantasque eut aussi l'audace de se lancer lui-même dans le cinéma et de tourner, en 1930, deux remarquables courts métrages d'avant-garde : *Noticario Cine Club* et *Esencia de Verbena*, « poème dramatique en douze tableaux ». Dans ces deux films qui sont devenus des documents d'une très grande valeur historique, apparaissent quelques uns des intellectuels et artistes les plus importants de l'époque : Rafael Alberti, Salvador Dalí, Benjamín Jarnés, Ramón Gómez de la Serna, Maruja Mallo...

*Judios de patria española*, un court métrage documentaire, muet, d'une durée de dix-neuf minutes, a été tourné en 1929, lors d'une tournée de conférences d'E. Giménez Caballero dans les Balkans, au sein des communautés judéo-espagnoles. Il est moins connu que les deux courts métrages précédemment cités, mais c'est néanmoins un témoignage exceptionnel à la fois sur la vie de ces communautés séphardites dont beaucoup ont maintenant disparu, décimées par l'holocauste, et sur un courant de pensée favorable, dans l'Espagne des années vingt, au renforcement des liens entre ces Espagnols exilés depuis des siècles et la Mère Patrie.

### LA REDECOUVERTE DES JUDEO-ESPAGNOLS

Le principal artisan du rapprochement entre l'Espagne et les communautés séphardites installées essentiellement en Afrique du Nord et dans les Balkans, a été le docteur Angel Pulido Fernández, sénateur et membre de la *Real Academia de la Lengua*. Ce chrétien libéral a raconté dans ses écrits la surprise qui fut la sienne lorsqu'il découvrit, en 1904, à la faveur d'un voyage sur le Danube, des gens qui parlaient un espagnol archaïque et qui étaient des descendants des Juifs expulsés, en 1492, de « Sepharad », c'est à dire d'Espagne. Vivement impressionné par leur fidélité à la langue de leur ancienne patrie et le dynamisme des nombreuses communautés dont lui parla l'un des voyageurs, Haïm Bejarano qui devint plus tard Grand Rabbin de Turquie<sup>1</sup>, le docteur Pulido se mit à publier, dès son retour en Espagne, de nombreux articles où il incitait ses compatriotes à s'intéresser à ces « Espagnols sans patrie ».

---

<sup>1</sup> Haïm Vidal Sephiha cite dans son précieux livre sur *L'agonie des Judéo-Espagnols*, Editions Entente, Paris 1979, le témoignage de Mme Baratz Bejarano, quatre-vingt-deux ans, fille du Grand Rabbin de Turquie Haïm Bejarano qui avait entretenu une abondante correspondance avec Angel Pulido et Miguel de Unamuno, sur les raisons de la récente disparition du judéo espagnol : « Nous avons vécu par groupes, dans des ghettos constitués par nous-mêmes dans des pays qui nous ont tolérés et souvent même avec bienveillance. C'est par esprit de conservation que nous avons choisi d'être partout les uns à côté des autres, entre familles spirituelles, c'est-à-dire religieuses. Langue, rites et habitudes ont gardé toute leur vigueur... L'éveil national de tous ces pays est arrivé... Qui dit nationalisme dit ostracisme, exclusivisme, fanatisme et fascisme. Il nous a fallu par nécessité et aussi par condescendance apprendre la langue des pays qui nous ont donné asile, langue qui est entrée en nous par tous nos pores ». p. 115

Il intervint au Sénat pour demander le développement de l'enseignement de l'espagnol dans ces communautés éloignées où il se heurtait à la concurrence du français et de l'anglais qu'enseignaient les professeurs de l'*Alliance Israélite Universelle* et de la *Jewish Association*. Angel Pulido avait en effet compris très tôt tout le bénéfice politique et économique que l'Espagne pouvait tirer de la reprise des liens avec ces centaines de milliers d'hommes et de femmes qui continuaient à lui être attachés sentimentalement.

Déployant une intense activité pour cette cause qui lui tenait spécialement à cœur, il écrivit un premier livre, *Los israelitas españoles y el idioma*, qui fut envoyé dans les communautés séphardites, accompagné d'un questionnaire dans lequel il demandait des précisions notamment sur le nombre de Judéo-Espagnols que comptait la communauté, leur statut social, le nombre de publications en judéo-espagnol auxquelles ils avaient accès, la présence ou non d'un enseignement de cette langue et aussi l'opinion qu'ils avaient de leur ancienne patrie. Les résultats de cette enquête furent intégrés au texte d'un deuxième ouvrage publié en 1905, *Españoles sin patria y la raza sefardi* qui eut un énorme retentissement.<sup>1</sup> Les Espagnols découvrirent, grâce à cette étude, que les Séphardites s'étaient installés dans la plupart des pays du monde, depuis l'Europe jusqu'en Amérique avec, sur ce continent, une importante communauté à Buenos Aires et à Caracas. L'on en trouvait également en Afrique et en Asie, sauf en Extrême Orient. Cependant, le plus grand nombre de Juifs d'origine espagnole résidaient dans les Balkans. Venait ensuite la zone d'Afrique du Nord qui englobe le Maroc et l'Algérie. C'était en Turquie que l'on trouvait au début du siècle la plus importante communauté séphardite : 215.000 personnes environ, réparties entre la Turquie européenne (161.000 personnes) et la Turquie asiatique (90.000). Les villes où la population judéo-espagnole était considérable étaient Salonique (75.000) et Constantinople (50.000) suivies d'Adrianopolis (17.000). Dans le Moyen Orient, la Palestine comptait 30.000 Séphardites, Smyrne, 25.000, Beyrouth, 5.000. Il y avait également des colonies actives en Autriche (à Vienne), en Roumanie, en Hongrie (à Budapest), en Istrie (à Trieste) et en Bosnie (à Sarajevo).

En Espagne même, don Angel Pulido estimait qu'il n'y avait, en 1904, pas plus de deux mille Juifs et que tous n'étaient pas d'origine séphardite. En dehors de la capitale, l'on trouvait des Israélites surtout à

---

<sup>1</sup> Il existe une réédition récente faite par l'Université de Grenade en 1992.

Séville, Barcelone, Cadix, Malaga, Saint-Sébastien, Irun... La colonie la plus importante vivait à Séville où elle semblait s'être installée à partir de 1860. Il s'agissait de Séphardites qui étaient venus du Maroc et qui s'étaient spécialisés dans la fabrication et le commerce d'objets en cuir, de pâtisserie et de nougat ainsi que de bijoux qu'ils vendaient sur les marchés. Ils avaient un rabbin et consacraient au moins une heure par jour à l'étude de l'hébreu. Cette colonie avait manifesté publiquement son adhésion à la monarchie lors de la visite qu'avait effectuée Alphonse XIII à Séville au mois de mai 1904. Les Séphardites avaient décoré une maison avec des tapis et des panneaux portant des inscriptions qui célébraient la venue du Roi et de la Reine Marie-Christine.

Don Angel Pulido qui s'inquiétait du dépeuplement de l'Espagne et de l'apathie d'une population qui était, à son goût, trop renfermée sur elle même, préconisait que l'on facilitât l'accueil et la naturalisation des Séphardites, ce qui aurait permis « l'incorporation d'un puissant modificateur ethnique susceptible de contribuer à l'amélioration et au redressement de l'Espagne »<sup>1</sup>. Le retour de ces Judéo-Espagnols qui aurait significé « la clôture et la réparation possible d'un exode de plusieurs siècles auquel l'historique Sépharad avait soumis ses enfants exilés », aurait également pu contribuer à résoudre le grave problème de l'influence espagnole au Maroc.

Pulido était conscient des difficultés que rencontrait la politique de son pays en Afrique du Nord et il pensait qu'elle aurait pu s'appuyer sur « ce peuple israélite important, riche, intelligent, qui parlait l'espagnol et avait conservé un esprit espagnol à l'épreuve de tous les dédains »<sup>2</sup>. Les résultats obtenus ne furent malheureusement pas à la hauteur des espérances qu'il avait conçues tant au plan politique qu'économique. Don Angel Pulido publia d'ailleurs dans son livre quelques unes des lettres les plus significatives de ses correspondants qui se plaignaient de l'apathie des industriels et des commerçants espagnols. La plupart du temps ils n'avaient même pas daigné répondre aux offres qui leur avaient été faites. C'est ainsi qu'Albert Cazes, représentant d'une grande maison commerciale de Constantinople qu'Angel Pulido avait reçu personnellement à Madrid lui faisait part de sa déception : « Depuis mon

---

<sup>1</sup> Op. cit. p. 211, « La incorporación de un modificador étnico poderoso que nos mejore y enderece ».

<sup>2</sup> Angel Pulido, op. cit. p. 212.

retour ma société s'est adressée à plusieurs fabricants et nous n'avons pas eu l'honneur de recevoir une seule réponse »<sup>1</sup>.

Pulido mettait cette attitude en parallèle avec celle des Allemands qui selon le récit que lui avait fait un autre correspondant, Moisés Rouso, venaient d'envoyer en Turquie une mission de soixante industriels et commerçants, accompagnés du Ministre du Commerce pour chercher des débouchés à leurs produits.

L'évolution des esprits en Espagne était désespérément lente. Le gouvernement avait autorisé en 1909 la construction de quelques synagogues, puis avait invité en 1915 un savant juif, Abraham Shalom Yahuda à donner un cycle de conférences à l'Académie de Jurisprudence sur la civilisation juive en Espagne. Le roi Alphonse XIII qui voyait avec sympathie l'action de don Angel Pulido accepta la présidence d'honneur de la *Unión Hispano-Hebrea* qui devait œuvrer pour une meilleure connaissance de la culture juive. Enfin le gouvernement du Général Primo de Rivera, par un décret daté du 20 décembre 1924, offrit aux Séphardites la possibilité de retrouver la nationalité espagnole dans un délai de six ans, jusqu'au 31 décembre 1930<sup>2</sup>. C'est dans ce climat de laborieux rapprochement entre les Espagnols et leurs frères « sans patrie », que le jeune Ernesto Giménez Caballero lorsqu'il fonda *La Gaceta Literaria*, en 1927, offrit une tribune à ceux qui s'intéressaient à la vie des communautés séphardites.

## LE « SEPHARDISME » DE LA GACETA LITERARIA

E. Giménez Caballero avait déjà été en contact avec les Juifs du Maroc et il avait consacré quelques pages à l'évocation de la colonie de Xauen dans son livre sur la guerre du Maroc, *Notas marruecas de un soldado* (1923). Il avait également recueilli des romances en langue judéo-espagnole qu'il avait communiqués à Ramón Menéndez Pidal<sup>3</sup>.

Sous la rubrique *Sefardismo* la *Gaceta* publiait de temps à autre des études sur la vie des communautés séphardites dans le monde. Fort

---

<sup>1</sup> Id, p. 629.

<sup>2</sup> Voir sur ce point l'étude de Jesús Cautera Ortiz de Urbina, *Los Sefardies, Temas Españoles*, Publicaciones Españolas, Avenida del Generalísimo, 39, Madrid 1965, p. 9.

<sup>3</sup> Voir Douglas W. Foard, *Ernesto Giménez Caballero (o la Revolución del Poeta). Estudio sobre el Nacionalismo Cultural Hispánico en el Siglo XX*, Instituto de Estudios Políticos, Madrid 1975, p. 52.

logiquement, le premier de ces articles intitulé *Los Hebreos del Norte de Africa*, (n°8 du 15 avril 1927), évoquait la situation des Séphardites du Maroc. L'on y rendait hommage au docteur Pulido qui avait eu le grand mérite de s'intéresser à ces frères que la Mère Patrie avait si longtemps ignorés. L'on y évoquait, par contraste avec le manque d'empressement de l'Espagne pour rétablir des liens avec ces exilés, l'action politique de la France qui avait l'habileté de prendre soin de l'éducation des élites dans les écoles de l'*Alliance Israélite Universelle*. Le deuxième article, *Judá, tribu oriental* (n°12 du 15 juin 1927), tendait à ridiculiser les antisémites qui dans le monde occidental imaginaient que « le Juif est une sous-race des faubourgs, sans culture et sans énergie qui se fond dans la masse de la population et y introduit d'étranges théories qu'il convient de combattre ». Benomar, l'auteur de l'article insistait au contraire sur le rôle fondamental qu'avaient joué les Juifs dans la culture moderne où ils avaient su « maintenir le prestige méditerranéen face aux sombres peuples du Nord ». Suivait une longue liste de grands musiciens (Listz, Joachin Rosenthal, Rubistein, Meyerbeer, Ravel, Offenbach, Brahms, Mendelshon...) de penseurs, de scientifiques qui avaient remporté le Prix Nobel cinq fois etc... L'auteur de l'article rappelait enfin que du sang juif coulait dans les veines de quelques illustres hommes politiques espagnols tels que Mendizábal, Maura, Guerra Junqueiro, Alfonso Costa...

Le directeur de la revue, Ernesto Giménez Caballero, avait écrit lui-même un article dans lequel il se moquait de l'antisémitisme de Pío Baroja qu'il présentait comme sa « marotte » :

La marotte de Baroja à l'égard des Juifs vient de sa formation de romancier. Elle est la conséquence de son talent de romancier et de psychologue et de ses vagues études de médecine et d'anthropologie.

E. Giménez Caballero rappelait que dès 1914, dans le prologue de *La dama errante*, Baroja affirmait que, contrairement à la majorité des anthropologues, il accordait plus d'importance à la race qu'à la culture. Et il se moquait du romancier qui disait-il, « ne considérait jamais chez un homme ses connaissances érudites mais son nez. » et qui, imbu de Gobineau, de Chamberlain et de Nietzsche, sûr de son ascendance basco-lombarde, « affrontait courageusement les métis, les nègres, les

Américains et les Juifs »<sup>1</sup>. Peu de temps après, la *Gaceta*, (n° 32 du 15 avril 1928) toujours aussi hostile à l'antisémitisme, reprenait un article d'une revue judéo-espagnole, *Renacimiento de Israel*, où l'on se moquait du correspondant de *El Sol* à Paris, Corpus Barga, qui avait commenté avec mépris l'exploit de l'aviateur Charles Levine qui venait de traverser l'Atlantique, sous prétexte qu'il était Juif.

Il était compréhensible que dans ce climat favorable à une meilleure connaissance de la culture judéo-espagnole, Ernesto Jiménez Caballero insistât sur l'importance du voyage qu'il allait entreprendre vers les communautés séphardites du Proche Orient. Il publia donc, dans le numéro du 1er septembre 1929, une interview de lui-même en première page, où il annonçait à ses lecteurs l'itinéraire qu'il avait prévu de suivre :



Giménez Caballero parte al mundo sefardí  
*La Gaceta Literaria* (n°65, 1<sup>er</sup> septembre 1929)

---

<sup>1</sup> *La Gaceta Literaria*, n° 17 du 1er septembre 1927.

Ma première escale sera Sarajevo où m'attend mon bon ami Kalmi Baruch. Je me rendrai ensuite dans d'autres points de la Yougoslavie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Turquie, de l'Asie Mineure et probablement de l'Égypte. Je visiterai également quelques villes italiennes comme Livourne et Ferrare où l'on a trouvé des vestiges visibles des anciens Juifs espagnols... Je me propose de mener à bien, de la façon la plus exacte et la plus complète, la très honorable mission dont m'a chargé notre Junte de Relations Culturelles et plus spécialement mon maître bien-aimé et ami don Ramón Menéndez Pidal. Il s'agit de dresser un plan des possibilités d'expansion de la culture espagnole auprès de nos anciens compatriotes qui, après quatre siècles de séparation presque absolue, conservent notre langue. L'on n'avait encore rien fait d'efficace. Il y a le précédent remarquable de la campagne romantique et admirable du grand Pulido. Vinrent ensuite quelques efforts isolés. Parmi d'autres, les plus louables ont été ceux de Messieurs Bäuer et M.L Ortega. Le livre de ce dernier sur *Los Hebreos españoles de Marruecos*, marque une étape. De même que la fondation de la *Casa de los Sefardíes* à Madrid par M. Bäuer en marque une autre...

La revue va publier plus tard (le 1er novembre 1929), un article enthousiaste sur le voyage de son directeur et le succès qu'il avait eu à Salonique, les 5 et 6 octobre, lorsqu'il avait prononcé deux conférences, l'une en français sur *Alexandre et l'Espagne* et l'autre en espagnol sur *Les Séphardites et l'Espagne* :

Environ quatre mille personnes ont assisté à ses conférences parmi lesquelles se trouvaient des représentants des autorités, du Corps Consulaire, de la Presse, des Professeurs et une foule de Séphardites... Lors de la deuxième conférence, l'on projeta un film des « vues » les plus pittoresques de l'Espagne, accompagné de chants du *Romancero* espagnol qui ont énormément plu à l'auditoire. Les journaux de Salonique ont largement rendu compte de cet événement sans cacher que ce premier contact de l'Espagne avec ses anciens sujets du XVème siècle a été empreint d'une grande cordialité. Face aux efforts déployés par les autres pays européens pour leur propagande en dépensant des sommes considérables, cette simple visite d'Ernesto Giménez Caballero a suffi pour faire la preuve de tous les liens linguistiques et de mœurs qui unissent l'Espagne et le Proche Orient.



Finalement le bilan de cette mission fut établi par Giménez Caballero lui-même dans le numéro de *La Gaceta* du 15 décembre 1929. Dans un article intitulé *Mi regreso a España*, il disait avoir surtout compris, au cours de son expédition, l'importance de la Patrie pour les Juifs qui formaient « une Nation sans Patrie ».

L'on sent l'influence des idées fascistes qu'il avait découvertes l'année précédente lors d'un voyage dans l'Italie mussolinienne, lorsqu'il affirme que le problème juif n'a pas de solution, car « le juif manque de violence et de courage pour conquérir sa patrie ». Il lui manque, poursuit-il, « l'action directe, le face à face. Ces nouvelles sublinités que le monde actuel est en train de restaurer, ce monde de sportifs, de guerriers, de tueurs qui n'accorde à nouveau aucune importance à la vie si l'on donne cette vie pour quelque chose d'important ». Il suggère vers la fin de l'article, sans préciser sa pensée, qu'il existe peut-être en Espagne « une demi-solution » pour les Séphardites, présentés comme « la partie la plus distinguée du peuple juif ». Il est probable qu'il pensait à des mesures qui auraient facilité la naturalisation et le retour de ces exilés comme le laisse entendre par ailleurs la conclusion du film documentaire qu'il tira de son voyage chez les « Juifs de patrie espagnole ».

### LES IMAGES DES « JUIFS DE PATRIE ESPAGNOLE »

Ernesto Giménez Caballero n'a pas résisté à la tentation de se mettre lui-même en scène au début de ce documentaire muet qui dure un peu moins de vingt minutes. La première image est en effet un Gros Plan fixe sur ses yeux derrière des lunettes extravagantes en forme de losange, et la deuxième, une mise en abyme où l'on découvre le cinéaste en Plan d'Ensemble, en train de filmer la caméra qui le cadre puis s'approche de lui en travelling avant.

L'idéologie du réalisateur se manifeste clairement dès les deux premiers cartons qui rappellent de façon synthétique l'origine du problème séphardite. E. Giménez Caballero se situe bien dans la lignée d'Angel Pulido et de tous ceux qui jugeaient déplorable la longue séparation entre la Mère Patrie et les Judéo-Espagnols qui représentaient une richesse potentielle considérable au plan culturel et économique. Il refusait cependant d'admettre la responsabilité historique de l'Espagne et le premier carton indique donc que les Juifs vécurent en Espagne, dès avant l'époque du Christ et jusqu'au 31 Mars 1492, « *date de la Consolidation*

*Nationale Espagnole* ». Cette formule contournée est révélatrice du refus du cinéaste de condamner l'attitude des Rois Catholiques. Le deuxième carton rappelle, également dans une perspective nationaliste, que l'Espagne était déjà pour les Juifs une terre d'exil, mais bien évidemment celle où il purent produire la civilisation la plus brillante, ce qui explique leur attachement sentimental tout à fait exceptionnel :

En esta tierra de « Galud » (destierro), procrearon una alta civilización durante centenios, por eso es España, tras la de Sion, su patria más sentimental. El solar de sus mejores patriarcas cuyos descendientes son los aristocráticos Sefardíes, o hijos de Sefarad: los Judíos de patria española.

Cette idée de l'excellence acquise des Séphardites au terme de leur premier séjour en Espagne est fondamentale et elle est reprise dans les deux cartons de la conclusion. Après avoir mis l'accent, en toute immodestie, sur l'importance de sa mission, présentée comme une nouvelle croisade qui avait donné le signal « *de tout un plan de reconquête spirituelle* », le cinéaste et conférencier admettait que l'on pouvait considérer le Séphardite comme « *le collaborateur d'une culture traditionnelle* » et finalement comme un compatriote, comme un espagnol que l'on pouvait inviter « *à retourner où il avait coutume de vivre* » :

Tras nuestras visitas todo un plan de reconquista espiritual ha empezado España a desarrollar cerca del Sefardi, considerándole colaborador de una cultura tradicional... Nuestro lema deberá ser otra vez aquel del noble encomendero Joseph Moreno, enviado a Turquía en el siglo XVIII: Vuelve Español adonde solías.

Encadré par ces cartons qui orientent la lecture de toutes les images, le film s'articule par ailleurs en deux grandes parties. La première qui se situe en Espagne évoque les vestiges de l'ancienne culture juive ainsi que l'existence de quelques colonies modernes, alors que la deuxième est consacrée aux images rapportées par E. Giménez Caballero de son périple dans les principales colonies séphardites des Balkans.

Le reportage sur les vestiges du judaïsme en Espagne commence fort logiquement par des images de Tolède « *la patrie de Jehuda Halevy* » où

l'on trouve encore dans les vieilles juiveries d'Alcana et de Castilla les splendides synagogues du *Tránsito* et de *Santa María la Blanca*. Après une série de plans brefs sur les vestiges de ces monuments admirables et les pittoresques ruelles qui semblent être restées dans l'état où elles étaient à l'époque des Rois Catholiques, l'on trouve le premier plan sur un personnage. Il s'agit d'un Plan Rapproché Large d'un homme assis à l'extérieur. Il est vêtu d'un costume noir, porte des lunettes et une barbe et il rappelle, lorsqu'il est filmé de profil, l'image traditionnelle du Juif. L'on peut penser qu'E. Giménez Caballero a voulu suggérer par ces images que l'on retrouve encore, dans ces quartiers anciens de Tolède, des descendants des Juifs qui les peuplèrent en masse jusqu'à la fin du XVème siècle.

Après avoir signalé la curiosité que représentent certains villages de la province de Tolède qui, comme Yepes, se considèrent « *d'origine purement juive* », le cinéaste consacre quelques images aux vestiges de la deuxième ville où la présence de la culture juive est très importante, Cordoue, « *la patrie du grand Maimonides* ».

L'on passe ensuite à l'évocation des colonies juives modernes qui existent dans l'Espagne de 1929 en commençant par celle de Séville qui est la plus importante. Elle est formée essentiellement de Juifs originaires du Maroc et dont la plupart sont fabricants de nougat, « *turroneros* ». E. Giménez Caballero les filme au travail, puis en famille, et indique, par deux Plans Rapprochés sur des noms de rues, *Levies* et *Solsona*, que cette présence juive est bien visible dans la capitale de l'Andalousie.

Un carton indique qu'il existe également des colonies juives modernes à Madrid et à Barcelone. De Barcelone, six plans montrent un petit oratoire et plusieurs personnes, notamment une dame élégante avec des enfants. Pour Madrid, le cinéaste a filmé des personnalités qu'il présente comme étant juives ou intéressées par la cause des Juifs. Le premier personnage, filmé en Plan Rapproché, est un jeune homme qu'un carton présente comme « *Samuel Ros, écrivain madrilène bien connu et qui a un visage authentiquement séphardite* »<sup>1</sup>. Viennent ensuite des personnalités

---

<sup>1</sup> Samuel Ros (1905-1945) avait publié son premier roman, *Las sendas*, en 1923. Son deuxième roman, *Bazar*, est dédié « à la grande race juive, grande parce qu'elle est éparpillée... Race qui n'accepterait jamais un sol limité car, dans chaque nation, elle est et sera le sel et le levain ». Pendant la guerre civile Samuel Ros prit le parti de Franco. En 1940, il fut nommé directeur de la revue phalangiste *Vértice*.



Samuel Ros.

Photogramme du film *Judíos de patria española*.

qui ont été attentives aux problèmes des Séphardites et qui sont également filmées en Plans Rapprochés plus ou moins larges : don Ramón Menéndez Pidal, « *l'illustre spécialiste du romancero* », don Fernando de los Ríos, « *le grand politicien qui a défendu la cause séphardite* », les diplomates Messieurs Saavedra et Agramonte, le secrétaire de la Junte des Relations Culturelles, Monsieur Luzuriaga, « *le chroniqueur des Juifs du Maroc* », don Manuel L. Ortega qui est filmé en tenant à la main le livre qu'il a écrit, *Los Hebreos en Marruecos*. La dernière de ces personnalités est le célèbre don Angel Pulido, un monsieur distingué, à la barbe et aux cheveux blancs, qui fixe la caméra et qui est présenté comme « *l'apôtre des Espagnols sans Patrie* ».

Ce Plan Rapproché de don Angel Pulido sert logiquement de transition entre la première partie qu'il clôt et la deuxième où le cinéaste va évoquer précisément ces communautés judéo-chrétiennes des Balkans que le docteur avait été le premier à étudier. Au début de cette deuxième partie, c'est par la façon même de filmer qu'E. Giménez Caballero rend un hommage subtil à celui qu'il considère comme son maître. Comme il est



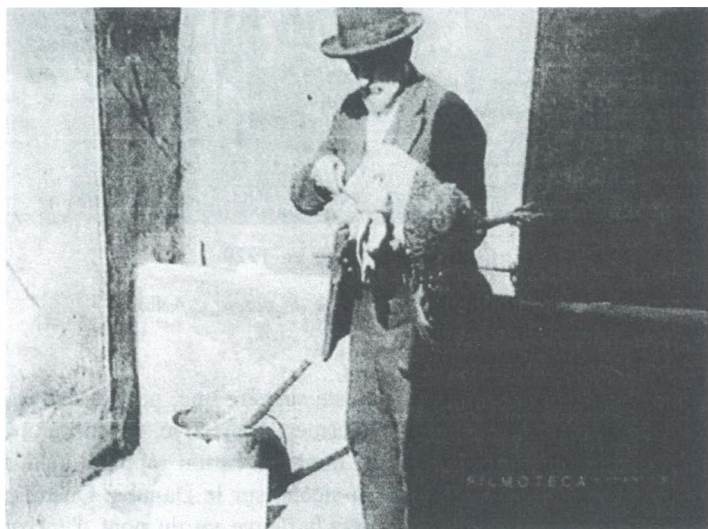
Don Angel Pulido en 1929.

Photogramme du film *Judíos de patria española*.

en train de suivre ses traces, le cinéaste suggère que, par-delà les années écoulées, son regard, par un effet de caméra subjective, s'identifie à celui qu'avait dû avoir le docteur Pulido dont un carton rappelle qu'il avait commencé sa campagne au début du siècle, sur le Danube. Quatre plans rapides, en montage cut, montrent alors le fleuve vu du pont d'un bateau, puis le sillage du navire et enfin, par deux panoramiques, les berges du Danube où l'on aperçoit quelques beaux immeubles.

Viennent ensuite quelques Plans Rapprochés de personnalités séphardites, quatre rabbins : Bejarano de Constantinople, Chaves d'Athènes, Alcalai de Belgrade et Levy de Sarajevo. Les images de ces hommes importants sont suivies de sept plans très brefs de vieilles dames anonymes auxquelles le cinéaste rend hommage car ce sont elles qui ont su « *conserver dans la tradition orale le trésor de la langue espagnole transmise à leurs hixicos* ».

E. Giménez Caballero a également compris l'importance des cimetières dans la transmission de la langue qui était inscrite sur les pierres tombales. Comme l'affirme Haïm Vidal Sephiha, « la langue était dans les cimetières », car la majorité des inscriptions sur les tombes étaient rédigées en judéo-espagnol, en utilisant soit les caractères hébraïques, soit les caractères latins. Le film montre donc des images des cimetières de Bucarest, de Salonique et de Sarajevo, qualifié par Haïm Vidal Sephiha de véritable « joyau »<sup>1</sup>. E. Giménez Caballero montre également quelques aspects de la vie quotidienne dans les communautés : le sacrifice rituel d'une poule par le « sohel » ou boucher sacerdotal, l'éducation et des visites médicales dans des écoles à Salonique, à Rustchuk<sup>2</sup> et Sofia, l'effervescence des quartiers juifs d'Istanbul.



Sacrifice rituel d'une poule.

Photogramme du film *Judíos de patria española*.

---

<sup>1</sup> Haïm Vidal Sephiha, op. cit. p. 82.

<sup>2</sup> H.Vidal Sephiha rappelle que c'est à Rustchuk qu'est né Elias Canetti qui a évoqué l'univers judéo-espagnol qui était le sien, notamment dans son livre *Die gerette zunge*, publié en 1977, op.cit. p. 84.



Le documentaire s'achève sur des images de « *personnalités de grande valeur* » : le philologue Kalmi Baruch, « *sujet yougoslave* »<sup>1</sup>, des hommes politiques, avocats et banquiers tels que Messieurs Mayo, Cayon, Neham et Mussafia, le docteur Saul Mezan, « *sujet bulgare* », le Vice-Consul espagnol à Salonique, M. Ezraty, le fondateur de la *Revista Hispánica* de Bucarest, M. Helfant en compagnie de deux diplomates espagnols, Messieurs Cárdenas et Soriano.

Ce court métrage documentaire se présente donc bien comme un vibrant plaidoyer pour le retour vers Sépharad, après des siècles d'exil, de ces Juifs qu'E. Giménez Caballero présentait, en 1929, comme des compatriotes de grande valeur et sur lesquels il portait un regard fraternel. La phrase qui clôt le film, *Vuelve Español adonde solías*, pouvait laisser espérer un profond changement dans la politique de l'Espagne à l'égard des Séphardites. L'on sait qu'il n'en fut rien, malheureusement. Le jeune Giménez Caballero qui avait dans un premier temps repris en son nom la lutte pour la cause longtemps défendue par don Angel Pulido, en vint très vite à adhérer aux idées du fascisme. Lui qui se moquait en 1927, dans *La Gaceta Literaria* des antisémites et notamment de ce qu'il avait nommé avec condescendance « la marotte » de Pío Baroja, en vint en 1939 à préfacer l'un de ses livres les plus affligeants, *Comunistas, judíos y demás ralea*<sup>2</sup> en affirmant que l'une des choses que le romancier basque avait apportées était « l'introduction en Espagne du racisme sacré et du fascisme allemand »<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Kalmi Baruch auquel *La Gaceta Literaria* avait consacré un article, était un ami personnel de Giménez Caballero.

<sup>2</sup> Ce titre que l'on pourrait traduire par, *Communistes, juifs et autre engeance* avait été publié par les Ediciones Cumbres, Valladolid, 1939.

<sup>3</sup> *Préface de Comunistas, judíos y demás ralea*, p. 7.

